

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°6 – janvier/février 2007

Orient intérieur
Esotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2007

DE L'ORIENT INTERIEUR

A PROPOS DE JACOB BOEHME

« Je n'ai jamais cherché à connaître quelque chose du mystère divin ; je savais encore moins comment je devais le chercher ou le trouver. Et aussi je n'en savais rien, comme c'est le cas des simples laïcs. J'ai uniquement cherché le cœur de Jésus-Christ, pour m'y réfugier devant la colère terrible de Dieu et les assauts du diable ; et je priais Dieu ardemment pour qu'il m'envoie son Esprit et sa grâce, et je lui demandais de me bénir, et de me conduire, et de m'enlever ce qui me détournait de Lui, et de me rendre complètement à Lui, pour que vécût non point ma volonté, mais bien la sienne, et je lui demandais que ce fût Lui seul qui me dirigeât, pour que je devinsse son enfant, dans son Fils Jésus-Christ. »

De son propre aveu, Jacob Boehme n'a « jamais cherché à connaître quelque chose du mystère divin », et pourtant celui-ci nous a laissé un enseignement qui éclaire le « mystère divin » d'une manière incomparable, et qui en délivre une part que l'on pourrait dire initiatique, à nous qui cherchons à le connaître et qui sommes, comme Jacob Boehme ou Rulman Merswin, de « simples laïcs »¹. En fait, le premier enseignement de Jacob Boehme serait que nous n'avons pas à chercher à connaître quelque chose du « mystère divin ». Et d'ailleurs, comme lui, nous ne savons pas comment le chercher ni ou le trouver. Nous avons bien plutôt à nous mettre en condition de recevoir quelque chose de ce « mystère divin ». Pouvons-nous prétendre que nous en savons quoi que ce soit, alors que Jacob Boehme lui-même nous avoue qu'il n'en savait rien ? Dans cette ignorance, qui est celle des « simples laïcs », n'ayons donc aucune autre prétention que celle de nous mettre en condition pour que quelque chose du « mystère divin » nous parvienne. Commençons par cet aveu d'ignorance, et par cette humilité.

Comment, toutefois, se mettre en condition ? Jacob Boehme nous livre la réponse : « J'ai uniquement cherché le cœur de Jésus-Christ ». Or, nous savons que ce cœur divin n'est pas un refuge illusoire « devant la colère terrible de Dieu et les assauts du diable ». Il est même ce lieu d'intériorité qui nous retire de ce monde physique, où nous pouvons prendre asile comme les

¹ L'Ile Verte de Strasbourg, telle que Rulman Merswin la voulait, fut d'abord un lieu où devaient se retirer dans la prière et la méditation de « simples laïcs ».

Sept Dormants d'Éphèse dans la Caverne, et recevoir de Dieu, qui est Amour, « son Esprit et sa grâce ». C'est au seuil de cette Caverne qui figure le cœur divin que commence le chemin qui va vers l'intérieur. Lorsque les Jeunes gens d'Éphèse y entrent pour la première fois, c'est pour y être emmurés vivants et s'endormir d'un sommeil miraculeux qui durera 309 ans. A notre tour, comme pour Jacob Boehme, s'ouvre la Caverne qui est le Cœur de Jésus-Christ où nous pouvons nous réfugier et progresser dans la vie spirituelle, si nous en observons les règles, selon ce que Jacob Boehme nous en dit, en rapport avec sa propre expérience spirituelle : « Je lui demandais de me bénir, et de me conduire, et de m'enlever ce qui me détournait de Lui, et de me rendre complètement à Lui, pour que vécût non point ma volonté, mais bien la sienne. »

Il faut s'assurer, si nous prétendons nous engager dans cette voie de spiritualité, que nous en avons moins les qualifications, au sens initiatique que, déjà, cette humilité en nous qui nous fera demander à Dieu qu'Il nous bénisse. Cette bénédiction est semblable à la bénédiction du maître spirituel, mais c'est Dieu lui-même qui bénit, et qui va nous mettre en condition pour la voie spirituelle. Une fois cette étape franchie, il s'agit d'accepter que Dieu nous éloigne de tout ce qui le détourne de Lui. Cette nouvelle étape est celle du renoncement, qui est un renoncement au monde et à sa volonté propre, et qui s'achève dans un abandon complet à la seule Volonté divine. « Que Ta volonté soit faite ! » Une dernière étape s'annonce alors : « Je lui demandais, dit Jacob Boehme, que ce fût Lui seul qui me dirigeât, pour que je devinsse son enfant, dans son Fils Jésus-Christ. » Avec la direction spirituelle de Dieu et l'abandon à sa sainte Volonté, commence la « génération céleste », selon l'expression de Jacob Boehme, qui consiste dans un nouvel engendrement de l'âme.

Qu'est-ce que cet engendrement de l'âme ? Il s'agit d'une renaissance qui « implique le droit pour l'image angélique que Dieu avait créée en Adam d'être renée [sic] », comme l'explique Jacob Boehme dans son Mysterium Magnum : « Dieu avait formé Adam pour être l'image de Dieu ; et quoiqu'il ait bien su qu'il ne subirait pas victorieusement l'épreuve, il lui a destiné un Rédempteur qui le réintroduirait dans son image primitive et le confirmerait en soi pour l'éternité » (XIX, 21). Il est impératif ici de comprendre quelle est cette « image primitive » de Dieu qui n'est évidemment pas celle que nous montrons en ce monde terrestre, quelle est cette image dont nous sommes la mauvaise copie, mais que nous pouvons également retrouver par la « génération céleste » et la grâce du Christ, pourvu que nous engendrions en nous l'Enfant divin.

Il convient d'abord de se représenter en quoi consiste la Rédemption.

« Moïse dit que la femme a été faite avec une côte tirée du flanc d'Adam ; qui pourrait comprendre cela sans être illuminé par Dieu ? Mais ici un bandeau est posé devant la clairvoyance des yeux de Moïse, à cause de l'indignité de l'homme bestial [*par opposition à l'homme céleste, l'Adam primordial, créé à l'image de Dieu*].

Nous constatons en effet que la femme a été saisie et formée dans le Fiat à partir de la qualité d'Adam, de son âme et de son corps. Mais la côte signifie la destruction d'Adam, signifie que ce corps devrait être détruit et le serait ; car au lieu de cette côte c'est plus tard la lance de Longin qui, sur la croix de Christ, pénétra au même endroit et dut laver et sauver avec son céleste sang la fraction existant dans le courroux divin » (XIX, 1-2). *Ainsi le sacrifice du Christ qui figure notre rédemption, sa mort sur la Croix et le Coup de lance lui-même, qui percera son divin Cœur, sont à mettre en relation avec la naissance d'Ève, sa « fabrication », dira Jacob Boehme, et non sa « création », comme pour Adam, l'Adam primordial, ce qui est effectivement un indice supplémentaire que la Rédemption ne concerne pas la chute, l'exil d'Adam et Ève hors du paradis terrestre. Pour le dire autrement, nous n'avons pas été rédimés par la mort en croix du Christ pour retrouver notre condition d'homme et de femme d'avant la chute, mais pour être réintroduits, comme le dit Jacob Boehme, dans notre « image primitive ».*

Quelle est cette image primitive ? En tout état de cause elle précède la « fabrication » d'Ève, et c'est d'ailleurs pourquoi Jacob Boehme a cette expression saisissante : « La côte signifie la destruction d'Adam » Elle se rapporte à cet Adam primitif, ou primordial, comme le désignent toutes les traditions initiatiques (la Kabbale, l'ésotérisme islamique) et que Jacob Boehme décrit ainsi :

« Adam était un homme et aussi une femme et pourtant ni l'un ni l'autre mais une vierge, pleine de chasteté, de pudeur et de pureté, telle l'image de Dieu ; il avait les deux principes du feu et de la lumière en lui et c'est dans la conjonction que résidait son amour de lui, son principe virginal, qui était le beau jardin d'agrément planté de rose dans lequel il s'aimait lui-même ; c'est ce que nous serons dans la résurrection des morts, ainsi que nous l'apprend Christ (Matthieu, XXII, 30), disant que nous n'épouserons plus et que nous ne serons plus épousés mais que nous serons comme les anges de Dieu. » (XVII, 2).

Cet Adam primordial, qui forme l'image primitive d'Adam, est le véritable Adam, créé à l'image de Dieu. Il est cette « vierge, pleine de chasteté, de pudeur et de pureté » qui est la véritable image de Dieu, et non l'Adam que nous connaissons depuis le Paradis terrestre, après qu'il en eut été chassé avec Ève, notre Adam en quelque sorte, dont nous sommes issus.

**DOCUMENTS D'ORIENT
ET D'OCCIDENT**

JACOB BŒHME

MYSTERIUM MAGNUM

**BREF RESUME DE LA TRES PROFONDE
CONTEMPLATION DU MYSTERIUM MAGNUM**

Comment le monde visible reflète la science et la volonté divines
dont il découle ; origine de la vie de toute créature et comment
Dieu entre et sort.

Toute vie et toute substance des sens et de la sensibilité
proviennent du *Mysterium Magnum*, c'est-à-dire reflètent la science
divine dont elles découlent; et il nous faut comprendre par là deux
choses, à savoir la libre volonté de l'Indéterminé et l'Un substantiel
dans la volonté et comment ces deux choses reflètent l'Indéterminé
et l'Un substantiel dans la volonté et comment ces deux choses
reflètent l'Indéterminé en tant que fondement de la révélation
divine ; comment elles sont deux et pourtant Une et comment de
cette Unité découlent le temps et le monde visible ainsi que toutes
les créatures et comment celles-ci sont passées dans l'actualité.

2. L'Un unique est la cause de la Volonté, il provoque la
volonté, en sorte qu'elle veut quelque chose ; pourtant elle n'a rien
qu'elle puisse vouloir, sinon elle-même, pour devenir un fond et un
lieu de son Moi. Et elle n'a rien qu'elle puisse saisir, sinon l'Un dans
lequel elle se saisit en un Moi, afin que la volonté ait quelque chose
en quoi et par quoi elle agisse, action qui ne saurait être un monde
visible si elle ne dégageait pas par la volonté.

3. Ainsi ce dégagement est un esprit de la volonté et de la
substance invisibles et une manifestation de l'Indéterminé par le

moyen de l'Unité ; et par ce dégagement la volonté de l'Indéterminé, c'est-dire le mystère de l'omniscience, se jette à la rencontre de l'Indéterminé, et par ce dégagement nous entendons l'origine de toute différenciation de l'Unité de la volonté unique et indéterminée grâce au propre fond de son Moi saisi, de même que le commencement éternel de tout mouvement et la cause de toute vie, lequel mouvement est un désir ininterrompu de la volonté. Car la volonté contemple ainsi la propriété par le mouvement et la cause de la vie et voit comment l'Unité, grâce au mouvement de la volonté, se trouve dans une multiplicité infinie, de la même manière que le cœur est une unité et une source des sens et qu'une grande profondeur de multiplicité jaillit du cœur unique, multiplicité qui est innombrable.

4. Avec cette triple Unité nous contemplons l'Etre de Dieu : A savoir avec l'Unité, le Dieu unique; avec la volonté, le Père et, avec le saisissement de la volonté pour prendre la place de l'égoïsme, à savoir l'éternel Quelque Chose qui agit là ou par lequel agit la volonté, le Fils ou la force de la volonté; et par le dégagement, l'Esprit de volonté et de force : Et par reflet on entend la sagesse de l'intelligence d'où découlèrent et découlent éternellement toutes les merveilles et tous les êtres.

5. Du mouvement de cet être invisible et réel, de l'épanchement de cette éternelle science a découlé l'*Intelligence* où l'appétence se contemple et se saisit en un désir de prendre forme ; dans ce désir surgit le fond naturel et créaturé [*sic*] de toute vie et de tous les êtres et le désir a saisi et inclus dans des propriétés l'épanchement de la science : D'où naquirent deux sortes de volontés, l'une qui provient de la « Scientia » divine, l'autre de la propriété de la nature où les propriétés se sont introduites en une volonté propre et se sont imprimées avec le personnalisme et la volonté propre et sont devenues rudes, tranchantes, piquantes et dures, de sorte que de ces propriétés et de la science ont surgi une hostilité et une inimitié contre lesquelles, ainsi qu'on peut le constater d'après les propriétés des démons, de la terre grossière, des roches et des créatures où l'on voit comment les propriétés se sont détournées de l'unité et se sont imprimées d'une manière spéciale : Aussi doivent-elles dans ce siècle subir la malédiction, c'est-à-dire la fuite de la volonté divine et subir cette impression jusqu'au jour du Retour.

6. Mais comme il nous convient de considérer spécialement le Cœur de l'Homme, (Lequel est une image ou un reflet de la

science divine, un reflet de l'intelligence divine et naturelle, étant donné que le fondement de tous les êtres repose dans l'Un et se différencie et se révèle avec la volonté sortant du cœur, en sorte que nous reconnaissons clairement que le cœur est une source du Mal et du Bien, ce que l'Écriture nous indique d'ailleurs quand elle dit que la perte est sortie du désir de personnalité des propriétés) il nous est donc extrêmement nécessaire d'apprendre à comprendre comment nous pourrions recouvrer l'Unité à partir de la personnalité que nous avons prise et dans laquelle nous subissons tourments, détresse et souffrances, c'est-à-dire rentrer dans le fond et l'origine du cœur, dans lesquels le cœur puisse reposer dans son fondement éternel.

7. Aucune chose ne peut reposer en elle-même, à moins de rentrer dans ce dont elle-même est sortie. Le cœur s'est détourné de l'Unité dans un désir de sensibilité afin de goûter à la différenciation des propriétés ; par là sont nées en lui la différenciation et la contradiction qui dominent désormais le cœur : Et il n'en peut être soulagé, à moins de s'abandonner lui-même tel qu'il est dans le désir des propriétés et de s'élancer à nouveau dans le calme très-pur et de souhaiter que se taise son vouloir, en sorte que la volonté par delà tout sens et apparence précis se plonge dans l'éternelle volonté de l'Indéterminé de laquelle elle a surgi du début (c'est-à-dire hors du *Mysterium Magnum*), en sorte qu'elle ne veuille plus rien sans que Dieu le veuille par elle ; elle se trouve alors dans le tréfonds de l'Unité. Et s'il arrive qu'elle puisse s'y tenir un bref instant, sans mouvement de son désir personnel, la volonté de l'Indéterminé parle en elle du fond du pouvoir divin et saisit en elle sa volonté abandonnée, c'est-à-dire sa propriété, et y introduit l'Être de l'éternelle possibilité de saisissement du séjour de Dieu, c'est-à-dire l'Un substantiel.

8. Et de même que la volonté de l'éternelle divinité sort éternellement par l'Esprit éternel et provoque un reflet de l'Indéterminé : De même la volonté abandonnée du cœur avec la volonté de Dieu et la possibilité du saisissement divin se trouve toujours également dégagée et éclairée. Et ainsi le cœur humain règne dans la volonté de Dieu, dans la connaissance et la science de Dieu, par delà et à travers toutes choses, ce dont Moïse dit que l'homme doit régner sur toutes les créatures du monde. De même que l'Esprit de Dieu passe par Tout et éprouve Tout ; de même le cœur éclairé peut régner sur et par toutes les propriétés de la vie naturelle et maîtriser les propriétés et introduire dans l'entendement le sens suprême issu de la science divine, ainsi que le dit Saint Paul : « L'Esprit sonde toutes choses, même la profondeur de la divinité. »

(1^e Cor., II, 10.) Et par cette introduction de la volonté divine l'homme est réuni à Dieu et renaît dans son cœur et commence à mourir à la personnalité du faux désir et à renaître avec une force nouvelle.

9. Ainsi la personnalité dans la chair continue à adhérer à lui mais avec son cœur il agit en Dieu et il naît dans le vieil homme un nouvel homme spirituel aux pensées et à la volonté de Dieu, cet homme nouveau tue journallement la concupiscence de la chair et grâce à la force divine transforme le monde, c'est-à-dire la vie extérieure en ciel, et le ciel, c'est-à-dire le monde intérieur et spirituel, en monde visible, en sorte que Dieu devient homme et que l'homme devient Dieu, jusqu'à ce que l'arbre atteigne le stade de sa perfection et qu'il ait tiré ses fruits du *Mysterium Magnum*, de la science divine ; alors tombera la coque extérieure et l'on verra sa dresser l'arbre spirituel de la vie dans le champ de Dieu.

*

Le cordonnier de Goerlitz

Deux grands théologiens mystiques de l'école de Guérard de Grote en Basse-Allemagne (Hollande), tous les deux morts en 1471, Thomas Hammerlein (en latin *Malleolus*) à Kempis (auteur du noble livre de *l'Imitation du Christ*) et le chartreux Denis Rickel à Liège (appelé le docteur extatique, auteur du noble livre de la *Réformation intérieure*), de même le sublime moine Tauler avaient laissé des successeurs en Allemagne. Ainsi du temps de Luther, le baron silésien Schwenkfeld, très injustement rudoyé par le dur réformateur ; puis Jean Arndt, et en dernier lieu le célèbre cordonnier Jacob Boehme (prononcez *Beume*) dans la petite ville saxonne de Goerlitz (prononcez *Gneurlitz*), décédé en 1624, dans cette année lugubre où l'empereur Ferdinand-le-massacreur avec ses jésuites crut avoir mis le pied sur le cadavre de la réforme allemande. Le cordonnier de Goerlitz, appelé fou par la prêtraille de son siècle et des siècles suivants, était plus intelligent, plus raisonnable, plus moral et plus vertueux que tous les membres du clergé et de l'aristocratie des deux Églises à la fois. Son livre « *L'aube qui se lève* » [*L'Aurore naissante*] fut aussi furieusement attaqué par les luthériens que par les jésuites ; c'est là un de ses titres d'honneur. L'amour de Dieu, et par conséquent l'amour du genre humain, voilà le principe de Jacob Boehme. Dans un allemand quelquefois un

peu embrouillé, il est vrai, mais d'une richesse éblouissante d'idées et d'images, Boehme prêche comme les trois patriarches du mysticisme allemand du XIIe siècle ; il exhorte à l'héroïsme chevaleresque de la vertu et du dévouement, comme le comte-abbé Hugo Blankenbourg de Saint-Victor, il admire l'éternelle beauté, mêlée de grandioses terreurs, de la nature, comme Honoré d'Augst, et il étudie l'immense drame de l'histoire humaine, comme Robert de Deutz. Le fier et savant Agrippa de Nettesheim a poursuivi la vérité dans tous les pays et dans tous les rangs de la société ; Boehme, ouvrier modeste et peu lettré, n'a jamais voyagé. En théorie, il est évidemment supérieur à Paracelse même. Quant aux religions constituées, il les traite durement : « La romaine, dit-il, est maintenant une église de pierres, mais on saurait encore l'améliorer ; la luthérienne, devenue l'église des querelleurs ne vaut plus rien ; l'église mahométane vaut mieux, elle n'a pas trois divinités, mais une seule, et une loi morale sans rémission des péchés ; la plus pure de toutes les églises est l'église intérieure de l'âme, et c'est à cette église que j'appartiens . »

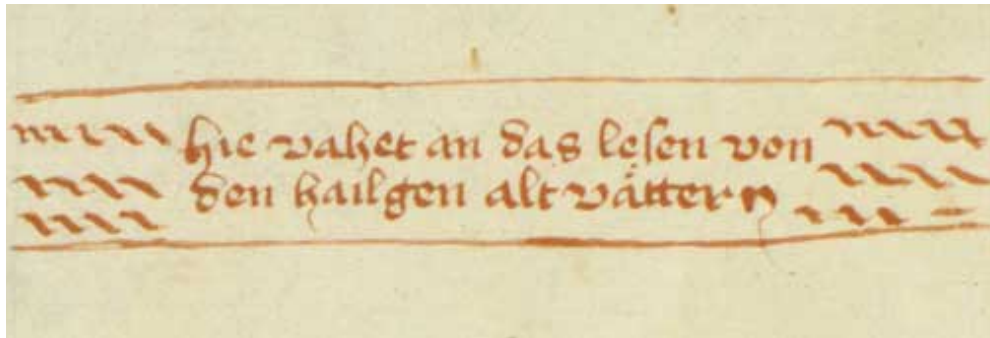
August Hermann Ewerbeck, *L'Allemagne et les Allemands*, 1851



L'AMI DE DIEU DE L'OBERLAND

Le deuxième numéro de la revue *Aurora, D'Orient et d'Occident* (cf. *infra* la présentation de la revue), a consacré un dossier à l'Ami de Dieu de l'Oberland qui fut le guide spirituel de Rulman Merswin et peut-être de Jean Tauler. Cet essai de biographie d'August Jung ², constitue une pièce d'importance à ajouter à ce dossier.

² Extrait de « Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland », *Annales de l'Est*, 1890.



Fils d'un riche négociant, il [l'Ami de Dieu de l'Oberland] accompagne son père dans ses voyages, puis quitte les affaires à la mort de ses parents, suit un jeune chevalier, son ami d'enfance, aux fêtes de la noblesse, et là tombe dans le péché. Le remords de sa faute ne le quittera plus ; Satan la lui fera expier par les tentations dont il le soufflettera, comme saint Paul jusqu'à sa mort. Il se fiance à une jeune fille noble ; mais la veille du mariage il a une vision qui le détermine à renoncer à son amour et au monde. Il s'attire ainsi le mépris de tout son entourage ; alors il vend sa belle maison et va demeurer dans le quartier pauvre de la ville où il se consacre aux œuvres charitables. Sa conversion dure cinq ans, un an de radieuses extases alternant avec les tortures ascétiques qu'il s'inflige, et quatre ans d'angoisses spirituelles qui lui sont imposées, telles que les accès d'incrédulité et les tentations impures, l'obsession démoniaque et le désespoir religieux, la vision ineffable de « l'origine » termine le tout : sa vie sera désormais celle d'un chrétien ordinaire ; sa croix, la vue des égarements du monde. Ces « œuvres divines » doivent rester secrètes ; un jour cependant il se sent poussé à les raconter à un ami de Dieu du voisinage, en échange de la même confiance ; quand celui-ci mourra, il les racontera à Merswin : il ne doit « se révéler » qu'à un homme à la fois.

Puis commence son activité missionnaire. Il convertit son ami d'enfance, le ramène aux devoirs de la chevalerie, à la protection des faibles « pour l'amour de Dieu », à l'arbitrage désintéressé dans les procès et à la pratique de la justice ; il lui fait commencer une pieuse vie de famille avec les siens et lui apprend à tenir un juste milieu entre le luxe et l'austérité. La même influence, il l'exerce encore sur plusieurs chevaliers de son pays ; l'un d'eux, qui venait d'être miraculeusement délivré de captivité, se soumet à lui « en place de Dieu ». En même temps il entre en rapports [sic] avec les amis de Dieu de la contrée, échange avec eux ses expériences religieuses et ses vues sur l'avenir de la chrétienté, et bientôt, quittant la vie solitaire, fonde avec quelques hommes pieux,

dans sa demeure, une « société » dont il est le chef. Déjà ses relations dépassent les limites de son pays ; il a des amis à Rome, à Gênes, à Milan, à Metz ; ses voyages le mènent jusqu'en Hongrie ; il est le directeur spirituel des deux recluses Ursule et Adélaïde à Vérone et correspond avec les amis de Dieu des Pays-Bas. Son influence s'étend jusqu'en pays musulman : à un musulman pieux qui avait prié Dieu de lui faire connaître si quelque autre religion était supérieure à la sienne, « il fut écrit par son entremise une lettre que le musulman put lire », qui décida de sa conversion et à laquelle il répondit par une lettre en bon allemand, nouvelle œuvre du Saint-Esprit. En 1346, il va enseigner, à trente milles de sa patrie, l'« *abc* des vertus chrétiennes » à un grand prédicateur, maître de l'Écriture sainte, qui enseignait dans ses sermons une piété dont il n'avait pas fait lui-même l'expérience ; bien que simple laïque il soumet ce savant prêtre à son autorité de mandataire du Saint-Esprit, lui impose une retraite de deux ans et reste neuf années encore son conseiller jusqu'à sa mort. Dans l'intervalle, en 1352, il conclut son pacte d'amitié avec Merswin et se voue tout particulièrement à l'avancement spirituel de l'ancien banquier et des personnes de son entourage. C'est pour lui qu'il compose successivement les nombreux traités qu'il lui envoie et dont les Johannites reçoivent communication à partir de 1377 ; c'est par lui qu'il fait parvenir à Tauler, en 1357, son *Épître à la chrétienté*, composée sous l'impression du tremblement de terre de l'année précédente et dont j'ai relevé ailleurs l'influence sur la prédication du pieux dominicain. C'est par lui qu'en 1363 il entre en relations épistolaires avec le vicaire général de l'évêque de Strasbourg, Jean de Schaftolsheim, lecteur des Augustins, dont il devient le conseiller dans les questions ecclésiastiques et religieuses ; c'est par lui encore qu'il transmet ses avis au pieux cousin de Rulman, Conrad Merswin, dont il est prêt à faire son intime ami si Rulman lui était enlevé. De 1364 à 1367, il prend une part directe à la fondation de l'Île-Verte, reçoit en songe et à la même date les mêmes révélations, éprouve aux mêmes heures les mêmes accès de maladie que Merswin, reste comme lui souffrant pendant deux ans et guérit de la même manière. L'établissement fondé, il intervient par lettre auprès des prêtres séculiers qui s'y trouvent, pour les exhorter à la concorde et au support mutuel, il les engage à se choisir un chef auquel ils se soumettraient « en place de Dieu », et leur insinue même qu'un des mystérieux amis de Dieu, organes du Saint-Esprit, pourrait bien n'être pas loin d'eux, s'ils savaient le trouver ; en même temps il leur envoie l'« *abc* des vertus chrétiennes » avec l'histoire de la conversion du maître de l'Écriture sainte pour servir à leur édification. Plus tard il approuve la convention signée avec les

Johannites et engage Nicolas de Laufen, qui s'était soumis à lui « en place de Dieu », à entrer dans l'ordre ; il devient le conseiller de Henri de Wolfach et de Conrad de Brunsberg, et comme le génie tutélaire de l'Île-Verte ; rien ne s'y fait sauf son avis.

A l'époque où se préparait à Strasbourg la création de l'Île-Verte, il travaille dans son pays à la réalisation d'un plan analogue. En 1365 il quitte avec ses amis la ville qu'il avait habitée jusque-là et, conduit par un petit chien noir, se rend à travers fossés et taillis sur une montagne solitaire où il bâtit un ermitage, une maison et une chapelle. On l'y trouve, en 1377, en compagnie de quatre frères, un ancien juif miraculeusement converti nommé Jean, un ancien bourgeois que sa femme avait longtemps empêché de suivre son goût pour la vie ascétique, un ancien jurisconsulte et chanoine, et un frère d'origine inconnue, sans compter le cuisinier Conrad et le messenger Robert ; les trois premiers étaient devenus prêtres. La même année encore, trois prêtres de l'ordre de Saint-Jean, qui demeuraient dans le voisinage et se disaient fort riches, viennent s'associer à lui, ce qui porta à huit le nombre des frères de l'ermitage. Il tenait cet ordre en si haute estime qu'il songea un moment à y entrer avec tous ses compagnons. Mais ce n'était encore qu'un établissement provisoire ; dès son arrivée sur la montagne il entreprend des constructions bien plus vastes ; il rêve de bâtir une nouvelle maison et une splendide église ; mille florins sont déjà dépensés quand les travaux s'arrêtent faute d'argent. Sur ces entrefaites il apprend que Grégoire XI est revenu d'Avignon à Rome, en janvier 1377. Aussitôt il reçoit de Dieu l'ordre de se rendre avec l'ancien jurisconsulte auprès du pape pour l'avertir des dangers qui menacent la chrétienté et l'inviter au nom du Saint-Esprit à réformer l'Église. Ainsi l'avaient déjà fait Brigitte de Suède et Catherine de Sienne. Avant de se mettre en route il écrit à la hâte son *Livre des cinq hommes*, tableau de la vie pieuse qu'il mène dans son ermitage avec ses quatre frères, et il l'envoie aux Johannites. A Rome le pape s'irrite d'abord de la liberté avec laquelle il lui parle de ses péchés et de ceux de la chrétienté ; mais, devant les preuves qu'il lui donne de sa mission divine, il promet de lui obéir en tout et, s'exprimant en italien, souhaite de lui voir faire une démarche semblable auprès de l'empereur pour le plus grand bien de la chrétienté ; enfin il lui remet une bulle consistoriale où il recommande chaleureusement son œuvre. De retour dans son pays, l'Ami de Dieu se rend avec ses frères auprès de son évêque qui lui fait le meilleur accueil et le recommande à son tour au clergé et au magistrat de la ville la plus rapprochée de son ermitage. Là, peu de jours après, la lettre papale est lue dans toutes les églises et le peuple

enthousiasmé promet son concours ; le magistrat fête la présence des amis de Dieu dans ses murs par un cadeau de gros poissons, leur promet de faire garder leur établissement par des troupes en temps de guerre, et met une des maisons de la ville à leur disposition. Et cependant les travaux ne sont pas repris, les constructions ne s'achèvent pas, aussi peu que s'achèvent à la même époque celles que Merswin et les Johannites avaient entreprises à l'Ile-Verte : en 1380 l'église de l'Ile-Verte avait encore l'aspect d'une grange.

A la base de toute cette activité missionnaire se trouve chez lui l'attente des châtiments célestes, si la chrétienté ne s'améliore pas. En 1356 il croit l'heure fatale arrivée. Déjà il endure réellement ces châtiments, comme il éprouve dans tout son être la sensation douloureuse des vices de la chrétienté qui les provoquent; déjà il entend la Miséricorde divine proposer à la Sagesse de défendre aux amis de Dieu d'intercéder encore pour le monde, et il adresse aussitôt dans son *Épître à la chrétienté* un suprême avertissement à ses semblables. Mais le temps passe; sa prophétie se réalise aussi peu que celle de Jonas ; un nouveau sursis est donné au monde. Alors, sur de nouveaux signes du ciel, depuis le « nid » situé sur la montagne, loin des bruits du monde, l'« asile » de l'Ile-Verte est fondé et l'Ami de Dieu commence ses constructions dans son pays. Mais les temps deviennent de plus en plus graves ; en 1375 les *grandes compagnies* désolent l'Europe occidentale ; en 1378 éclate le schisme pontifical. La suprême autorité religieuse est entrée en guerre contre elle-même ; la chrétienté se divise en deux camps hostiles ; le trouble s'empare des consciences. La date fatale paraît encore une fois venue. Alors l'activité de l'Ami de Dieu se modifie ; son rôle de missionnaire s'efface devant son rôle d'intercesseur pour la chrétienté. Les châtiments divins, il le sait, amèneraient des temps nouveaux pour l'Église; et cependant il s'efforce d'en retarder la venue, car il sait aussi combien d'hommes périraient corps et âme dans la tourmente. Il intercède donc avec ses frères auprès de Dieu pour le monde, et Dieu, qui ne peut rester sourd à la prière de ses « chers amis », accorde au monde un dernier sursis. Le délai écoulé, ils interviennent encore, sans crainte d'irriter le Seigneur, car ils sont prêts à souffrir le purgatoire et l'enfer pour obtenir un nouveau sursis, permettant à quelques âmes d'échapper à la perdition, et Dieu se laisse fléchir encore. Ce drame mystérieux se joue déjà depuis des années entre le Seigneur et ses amis. Mais voici que leur arrive l'ordre formel de ne plus prier à l'avenir pour la chrétienté. Alors leur charité ingénieuse trouve un nouveau moyen, autre que la parole et la pensée, pour pénétrer jusqu'au cœur de

Dieu : leur vie même devient une prière d'intercession, un sacrifice librement offert pour apaiser la colère divine. Tel est le sens de la dernière partie de l'existence de l'Ami de Dieu.

Du 17 au 25 mars 1379, huit amis de Dieu, venus de différents pays, tiennent une première « diète divine », au milieu des montagnes, près d'une chapelle taillée dans le roc. Nuit et jour ils supplient Dieu d'ajourner la terrible tempête ; le huitième jour les démons les assaillent : une obscurité profonde les enveloppe, des rafales mêlées de sanglots sortent de la forêt ; puis soudain les ténèbres se dissipent et du sein d'une lumière radieuse un ange leur annonce que la tempête est retardée d'une année, mais qu'il leur est défendu de prier pour un nouvel ajournement, Dieu trouvant qu'il est utile à la chrétienté d'être châtiée.

Rentré chez lui, l'Ami de Dieu exhorte ses amis de Strasbourg à rompre tout lien avec le monde et à se préparer chaque soir à la mort. Il leur recommande de donner le même conseil à leurs connaissances ainsi qu'au peuple dans leurs prédications. Pendant le schisme, ils régleront simplement leur conduite sur celle de l'ordre entier. D'un jour à l'autre peut apparaître le signe du ciel annonçant le commencement des calamités ; alors les amis de Dieu sortiront de leurs retraites et se répandront sur la terre. Lui-même doit se rendre dans ce cas à l'Ille-Verte auprès de son intime ami ; tous les mystères de leur vie seront alors dévoilés.

La fin de l'année approche. A Noël il reçoit en songe l'ordre de retourner à la chapelle alpestre pour le jeudi saint, le « seigneur Jean », le juif converti, reçoit le même ordre. Il s'étonne d'être obligé de remonter à cheval, vieux et faible comme il est ; les accès de la « grande maladie », dont il a « souvent souffert avec Merswin à la même heure pendant les trente dernières années », reparaissent et la fièvre ne le quitte plus. Treize amis de Dieu, miraculeusement convoqués, se réunissent ainsi en une seconde « diète divine », le jeudi saint 22 mars 1380 ; aucun ne sait dans quel but il est venu. Le vendredi saint une lettre tombe du ciel au milieu d'eux et l'ange leur apprend qu'un sursis de trois ans est accordé au monde, s'ils veulent se conformer au contenu de la lettre et devenir les « captifs du Seigneur ». Ils lisent la lettre en allemand, en latin, en italien et en hébreu, la copient en allemand et en italien, et acceptent avec enthousiasme la proposition de l'ange. Le dimanche de Pâques au soir ils allument un grand feu sur l'ordre de la voix céleste, et y jettent la lettre qui remonte vers le ciel, emportée par la flamme,

sans se consumer. Puis ils se séparent pour aller vivre chacun dans la « captivité divine », selon leur promesse.

L'Ami de Dieu prend alors congé de Merswin et des Johannites. A Merswin il permet, sur sa demande, de mener un genre de vie semblable au sien ; le pacte d'amitié de l'an 1352 se trouve rompu, les deux hommes ne doivent plus se voir ni s'écrire. A Conrad de Brunsberg il conseilla, selon son désir, de se démettre de ses fonctions de grand-prieur pour vivre dans la retraite. Le 13 mai 1380, le « seigneur Jean » célèbre une dernière fois la messe dans la chapelle de l'ermitage ; puis l'Ami de Dieu et lui entrent dans les deux cellules qui avaient été préparées pour eux, d'où ils avaient vue sur l'autel, et dont ils ne devaient plus sortir. - Pendant la peste de l'an 1381, les Johannites reçurent une *Instruction* sur la manière de commencer et de finir pieusement la journée « dans les temps graves et terribles » qu'ils traversaient, avec prière d'en donner lecture au peuple pendant le culte. C'était une dernière preuve de sollicitude que leur donnait l'Ami de Dieu ; depuis lors ils n'entendirent plus parler de lui.

August Jung, « Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland », 1890



GOETHE

Le chant de Mahomet

Voyez le ruisseau des montagnes brillant de joie, comme un regard des étoiles ! Au-dessus des nuages, de bons génies ont nourri son enfance parmi les roches buissonneuses.

Jeune, ardent, il s'élanche de la nue sur les parois de marbre, et il pousse encore vers le ciel des cris d'allégresse.

Le long de ses sentiers sublimes; il pourchasse les cailloux bigarrés, et, comme un guide empressé, il entraîne à sa suite les sources fraternelles.

Là-bas, dans la vallée, les fleurs naissent sous ses pas et la prairie s'amaine de son haleine. Mais rien ne l'arrête, ni la vallée ombreuse; ni les fleurs qui s'enlacent autour de ses genoux, et le caressent de leurs regards amoureux : il précipite vers la plaine sa course tortueuse.

Les fontaines unissent: leurs flots aux siens. Fier de ses ondes argentées, il entre dans la plaine ; et la plaine, fier de lui, et les rivières des campagnes et les ruisseaux des monts le saluent avec allégresse et s'écrient : « Mon frère, mon frère, prends tes frères avec toi, et les emmène vers ton vieux père, l'éternel océan, qui, les bras ouverts nous appelle. Hélas ! ils s'ouvrent en vain pour recueillir ses enfants qui soupirent, car, dans l'aride désert, le sable altéré nous dévore ; là-haut, le soleil absorbe notre sang ; une colline nous arrête en nappe immobile. O frère, prends tes frères de la plaine, prends tes frères des montagnes et les emmène vers ton père ! »

Venez tous !... Et il s'enfle plus magnifique ; toute une nation porte le prince au faite des grandeurs. Et dans le cours de son triomphe, il nomme les contrées ; les cités naissent sous ses pas ; irrésistible, il marche avec fracas ; il laisse derrière lui les tours aux sommets étincelants, les palais de marbre, créations de sa fécondité.

L'Atlas porte des maisons de cèdre sur ses épaules de géant : sur sa tête frémissent dans les airs mille étendards, témoins de son empire.

Ainsi, mugissant de joie; il porte ses frères; ses enfants, ses trésors, dans le sein du père; qui les attend.

Traduction Jacques Porchat, 1861



BONTE ET HUMILITE DE MAHOMET

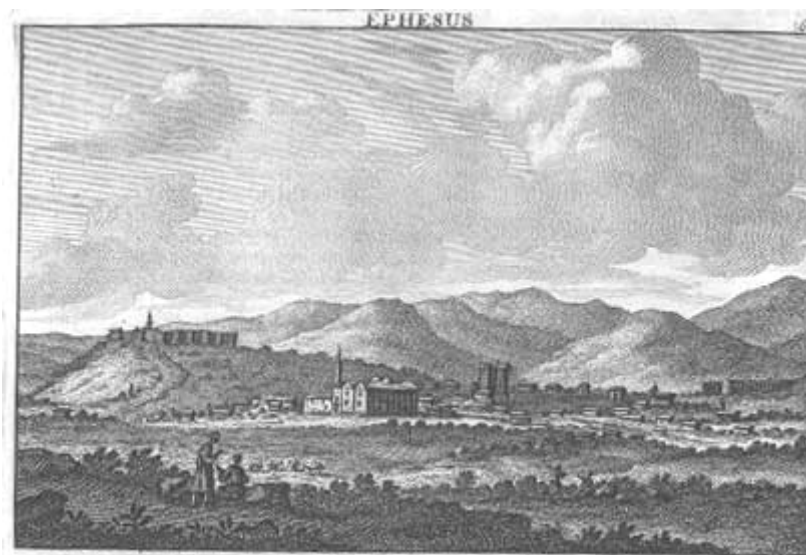
اورده اندكى سيد عليه الصلوة والسلام شش درهم
بامير المؤمنين على رضى الله عنه داد تا بجهت او بپراهنى
خرد امير المؤمنين ببازار رقت و بپراهنى نمر بخرید
بدان سم و بناورد خون مهتر عليه السلام انرا بدید
فرمود که نفس من بر جنین چیزها خوندارد و از علی
شمر داشت که بیع او را اتالت کردی خود بر خاست
و بدکان فرو شده شد ووی جهود بود رسول گفت ای
جهود هیچ نوانی که ان بیع را اتالت کنی جهوده
اجابت کرد و سم باز داد سدد عليه السلام بسه درم
بپراهنی درشت خرید و باز کشت در راه کنیزکی دید
که بی کریمت گفت ای کنیزک ترا چه شد گفت
کدبانو مرا بآب فرستاده است قدم من در میان راه
از جای بشد و سبو بیفتاد و بشکست و بی اب بحانه
نتوانم رفت مهتر عليه السلام يك درم بداد و سبوی
خرید و بر آب کرد و بر سر کنیزک نهاد کنیزک گفت
می ترسم که بسبب دیر آمدن مرا ادب کنند مهتر
عليه السلام بشفاعت او بدر کدبانو رفت و عذر او باز
نمود و گفت جرم او مرا بخش ایشان از تواضع او منحصر
شدند و ندانستند که حکویند و بشکرانه ان کرامت
از سر بیگانگی بر خاستند و جهود بودند و اسلام قبول
کردند و ان کنیزک را ازاد کردند انگاه مهتر فرمود
که نعم الشی الاقتصار نیکو چیزی است ميانه روی
کردن و ببرکت ان تنی پوشیده شد و درویشی بر اسود
و کنیزکی ازاد شد و اهل بیتی از دل کفر بغز اسلام
رسیدند و ان همه نمره تواضع و خویشی شناسی بود ،

On rapporte que le prince des Prophètes donna un jour six dirhems à l'émir des croyants Aly [sic], pour qu'il lui achetât une chemise. L'émir des croyants alla au bazar, acheta une chemise fort moelleuse avec l'argent qu'il venait de recevoir, et l'apporta au prophète, qui dit aussitôt après l'avoir vue : « Mon cœur saigne d'une pareille dépense. » Ensuite, voulant épargner à Aly la honte de prier le vendeur de reprendre sa marchandise, il se rendit lui-

même dans la boutique du marchand. Ce marchand était juif. « O juif, lui dit le prophète, peux-tu reprendre la chemise que tu as vendue ? » Le marchand consentit à ce que désirait le prophète et rendit l'argent. Le prophète acheta une chemise grossière et s'en retourna. Dans son chemin il rencontra une jeune fille qui pleurait. « Jeune fille, lui dit-il, que t'est-il arrivée ? » - « Ma maîtresse répondit-elle, m'a envoyée chercher de l'eau ; le pied m'a manqué au milieu du chemin, ma cruche est tombée et s'est cassée, et je n'ose rentrer à la maison sans eau. » Le prophète donna un dirhem à la jeune fille pour acheter une cruche, il la remplit d'eau et la plaça sur la tête de la jeune fille. « Maintenant, dit-elle, je crains que, rentrant tard, ma maîtresse ne me fasse des réprimandes. Le plus grand des prophètes se rendit auprès de la maîtresse de la jeune fille afin d'intercéder pour elle et d'obtenir sa grâce. Cette femme et son mari furent étonnés de l'humilité du prophète et ils ne savaient que dire. En récompense de sa générosité, ils sortirent de leur état obscur, embrassèrent l'islamisme et donnèrent la liberté à la jeune fille. Le prophète dit alors : « La meilleure des choses est de savoir se borner et de garder la médiocrité en tout. » De cette manière un corps fut revêtu, une infortune fut soulagée, une jeune fille fut rendue à la liberté et une famille passa de la honte de l'incrédulité à la gloire de l'islamisme. Tout cela fut le fruit de l'humilité et de la connaissance de soi-même.

LIBRES DESTINATIONS

EPHESE



Les Sept Dormants d'Éphèse

Au chapitre XVIII du Coran, intitulé la Caverne, il est question de sept personnages qui, après un très-long sommeil, furent admis dans le Paradis avec le chien sous la garde duquel ils reposaient. Voici en quelques mots l'explication de cette légende célèbre.

Durant la persécution suscitée contre les Chrétiens, sous le règne de l'empereur Dèce, sept jeunes gens d'Éphèse, après avoir souffert le martyre, furent ensevelis dans une caverne dont on fit murer l'entrée. Deux siècles plus tard, sous Théodore II, dit le Jeune, leurs corps, retrouvés dans un état de parfaite conservation, furent exposés à la vénération des fidèles, et l'on répandit le bruit que ces hommes s'étaient endormis dans le Seigneur, expression biblique par laquelle on a coutume de désigner ceux qui meurent saintement. Il n'en fallut pas davantage pour échauffer l'imagination orientale, et l'on publia partout qu'ils n'étaient point morts ; que, pour fuir la persécution, ils s'étaient retirés dans une caverne, où, après avoir joui d'un miraculeux sommeil, ils s'étaient enfin réveillés, au grand étonnement des fidèles. Les Musulmans

ajoutèrent qu'un chien, nommé Qit'myr, avait assidûment veillé près des sept Dormants jusqu'à ce que Dieu les eût chargés d'annoncer la mission prophétique de Mahomet.

La plupart des auteurs orientaux assurent que le sommeil des sept martyrs se prolongea pendant trois siècles, et le Coran lui-même dit qu'ils demeurèrent dans la caverne trois cent neuf ans. Mais ce récit manque d'exactitude; car, si le martyre des sept jeunes gens d'Ephèse eut lieu sous l'empereur Dèce, vers l'an 250 de l'ère chrétienne, et que leurs corps furent retrouvés, comme on vient de le voir plus haut, sous le règne de Théodose II, qui mourut en 450, il est clair qu'il n'a pu s'écouler, de l'une à l'autre époque, qu'environ deux siècles et non trois.

Dans l'ouvrage intitulé : *Trattato delle simboliche rappresentanze arabiche*, tome 1^e, page 88, l'abbé Lanci représente ainsi les noms arabes des sept Dormants, d'après une inscription publiée dans l'atlas joint à son ouvrage :

Melicha, Marthenianu, Meksamianus, Diyonèz, Joannes, Sarebûnes , Côstatinus. Vient ensuite celui du chien Ketmir (que d'autres écrivent aussi *Qit'myr* et *Qot'moûr.*)

Les noms qui précèdent répondent exactement à ceux de Malchus, Martinianus, Maximianus, Dionysius, Joannes, Serapion, et Constantinus, mentionnés dans le martyrologe romain, et dont la fête est célébrée le 27 juillet.

Les Musulmans ont une grande vénération pour ces personnages dont ils portent les noms gravés sur des pierres, qu'ils considèrent comme de précieux talismans.

Dans le *Journal asiatique* (numéro de février 1841), l'abbé Bargès, en parlant d'une inscription arabe relative aux sept Dormants et placée dans la grande mosquée d'Alger, qui sert présentement au culte catholique, rapporte leurs noms tout différemment ; mais ce savant a soin de faire remarquer que les Orientaux eux-mêmes ne sont point d'accord sur la manière de les écrire. Cela tient peut-être au goût particulier des artistes ou au genre adopté pour les inscriptions lapidaires, les talismans et les cachets. Si l'enlacement des lettres d'un mot avec celles d'un autre a pour but de produire à l'oeil un effet calligraphique plus agréable, la lecture, il faut l'avouer, n'en devient par le fait que plus difficile.

Quant au chien Qit'myr, les Musulmans croient que, lorsque

Dieu admit les sept Dormants dans le Paradis, l'animal s'attacha à la robe de l'un d'entre eux et les suivit ainsi dans le ciel où il occupe maintenant une place d'honneur, en récompense de son zèle. C'est par suite de cette croyance, que les Arabes, les Persans et les Turcs, inscrivent ordinairement le nom de *Qit'myr* près du cachet des lettres qu'ils s'adressent les uns aux autres, afin de placer leurs dépêches sous la protection d'un si fidèle gardien.

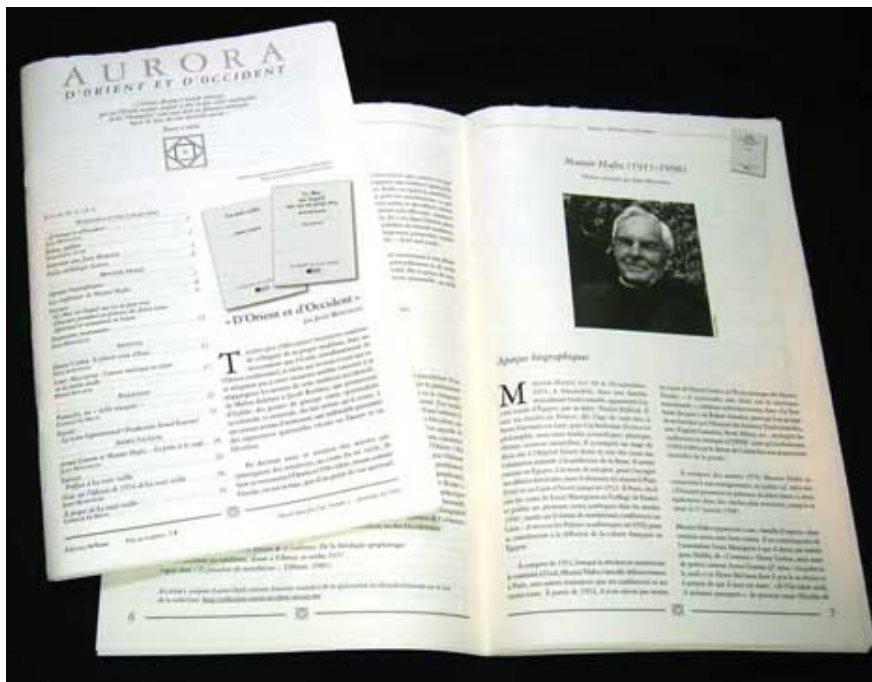
Divers commentateurs du Coran considèrent le mot *raqym*, mentionné au 8^e verset du chapitre XVIII, comme le nom du chien des sept Dormants ; d'autres pensent que c'est celui de la montagne ou de la vallée qui contenait la caverne; d'autres, enfin, désignent ainsi la caverne elle-même. Cependant, comme le verbe arabe *raqama* veut dire « noter, tracer des caractères », il semble plus naturel de traduire *raqym* par « table ou pierre » sur laquelle étaient écrits les noms, le lieu de naissance et l'aventure des martyrs d'Ephèse. Ne pourrait-on pas avec quelque raison rapprocher aussi le nom de Qit'myr du verbe *qat'arna* « mordre, saisir avec les dents », qui caractérise l'action naturelle du chien auquel on confie la garde d'un objet précieux ? Dans le cas contraire, Qit'myr n'offre plus qu'un mot vide de sens.

A. Pihan, « Études critique et philologique sur le voyage nocturne de Mahomet et sur la légende des Sept Dormants d'Éphèse »

LA COLLECTION D'ORIENT ET D'OCCIDENT

AUX EDITIONS *INTEXTE*

LA REVUE *AURORA, D'ORIENT ET
D'OCCIDENT*



SOMMAIRE DU NUMERO 2 (automne 2006)

Éditorial : L'Île Verte

Dossier Rulman Merswin : Entretien avec Jean Moncelon - L'Île Verte - Rulman Merswin et l'Ami de Dieu de l'Oberland

Documents : Traduction inédite du *Livre des Quatre années* (extrait)
- Une lettre de l'Ami de Dieu de l'Oberland

Articles : Mounir Hafez, *La Montagne d'émeraude* - Saïda Bennani, *Mohammad Iqbal, une voix actuelle* - Andia et Patrick Riggenberg, *La Beauté et l'Amour chez Djâmî*

Présentation de *La Danse de l'âme*

PUBLICATIONS AUTOMNE 2006



OCTOBRE 2006

Mounir Hafez, *Ce Moi sur lequel ma vie ne peut rien*
Armel Guerne, *La nuit veille* (préface de Jean-Yves Masson)

NOVEMBRE 2006

La Danse de l'âme
Odes mystiques et poèmes des soufis

A paraître au PRINTEMPS 2007

Garcin de Tassy, *L'Inde musulmane*
Paracelse, *Les prognostications* et autres textes inédits (traduction
Armel Guerne)

INTEXTE – D'Orient et d'Occident

<http://collection-orient-occident.intexte.net>

AU SOMMAIRE DE CE NUMERO

De l'Orient intérieur

Jean Moncelon : A propos de Jacob Boehme

Documents d'Orient et d'Occident

Jacob Boehme, *Bref résumé de la très profonde contemplation du
Mysterium Magnum*

August Hermann Ewerbeck, Sur Jacob Boehme, *L'Allemagne et les
Allemands*, 1851

« L'Ami de Dieu de l'Oberland », August Jung, « Rulman Merswin
et l'Ami de Dieu de l'Oberland », *Annales de l'Est*, 1890

Goethe, *Le chant de Mahomet*

« Bonté et humilité de Mahomet », *Journal Asiatique*, février 1856

Libres destinations

Éphèse : *Les Sept Dormants d'Éphèse*, A. Pihan, « Études critique et
philologique sur le voyage nocturne de Mahomet et sur la légende
des Sept Dormants d'Éphèse »

La revue *Aurora*

La collection d'Orient et d'Occident

Aux éditions *INTEXTE*

Ces Cahiers sont est une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006